DE

N° 127.

L'INFLUENCE DU PHYSIQUE

RELATIVEMENT

AU DÉSORDRE DES FACULTÉS INTELLECTUELLES,

ET EN PARTICULIER DANS CETTE VARIÉTÉ DU DÉLIRE DÉSIGNÉE PAR M. *ESQUIROL* SOUS LE NOM DE *MONOMANIE;*

Thèse présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 9 juin 1830, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR J.-J. MOREAU,

Ex-premier Élève interne de l'hôpital de Tours; Élève interne de la Maison royale des aliénés de Charenton.

A la fin du quinzième siècle, *Marescot*, *Riolan* et *Duret* chargés d'examiner Marthe Brossier, accusée de sorcellerie, terminèrent leur rapport par ces mots mémorables : *Nihil à demone, multa ficta, à morbo pauca....* Nous, nous dirons, en caractérisant le meurtre des monomaniaques homicides : *Nihil à crimine, nulla ficta, à morbo tota.*

(Note sur la monomanie homicide, par M. *Esquirol.*)

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1830.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN, *Examinateur.*
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT, *Examinateur.*
Hygiène	ANDRAL, *Président.*
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU. FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON, *Examinateur.*
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DESORMEAUX.
Clinique médicale	CAYOL. CHOMEL, *Suppléant.* LANDRÉ-BEAUVAIS. RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. BOYER. DUBOIS. DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, LALLEMENT, LEROUX.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Baudelocque.	Dubled.
Bayle.	Dubois.
Berard.	Gerdy.
Blandin.	Gibert.
Bouillaud.	Hatin.
Bouvier.	Lisfranc.
Briquet.	Martin Solon, *Examinateur.*
Brongniart.	Piorry.
Cloquet.	Rochoux, *Examinateur.*
Cottereau.	Sandras.
Dance, *Suppléant.*	Trousseau.
Devergie.	Velpeau.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

OPTIMIS ET AMATISSIMIS

PATRI ET MATRI.

Reverentiæ et pietatis monumentum.

DOCTISSISSIMIS ET PRÆSTANTISSIMIS VIRIS NEC NON DILECTISSIMIS MAGISTRIS

DOCTORI ESQUIROL,

Regii nosocomii gallicè *Charenton* dicti Archiatro, etc., etc.

DOCTORI BRETONNEAU,

Nosocomii turonensis Archiatro, etc., etc.

Tentamen illud medicum gratitudinis et veverentiæ pignus.

D. V. C.

MEMOR DISCIPULUS

J.-J. MOREAU.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/delinfluenceduph0004jjmo

DE

L'INFLUENCE DU PHYSIQUE

RELATIVEMENT

AU DÉSORDRE DES FACULTÉS INTELLECTUELLES,

ET EN PARTICULIER DANS CETTE VARIÉTÉ DU DÉLIRE DÉSIGNÉE PAR M. *ESQUIROL* SOUS LE NOM DE *MONOMANIE*.

In rebus tum physicis, tum metaphysicis, hypotheses non fingendæ.

NEWTON.

DUPATY exprimait énergiquement une vieille vérité en disant que *sous l'homme physique était caché l'homme moral.* Cette vérité, solidement établie par les travaux des physiologistes qui envisagèrent l'intelligence dans l'état normal, trouve un nouvel appui dans l'ensemble des faits qui constituent la pathologie de l'esprit humain.

Dès mes premiers pas dans l'étude de l'aliénation mentale, je fus surpris de me voir arrêté par la difficulté, avouons-le, par l'impossibilité de me rendre compte des nuances si variées des désordres

de l'intelligence. Bien loin de m'éclairer sur l'objet de mes études, les connaissances que j'avais puisées dans les auteurs sur les facultés mentales m'ont égaré cent fois ; las, enfin, de lutter contre des obstacles sans cesse renaissans, je me trouvai réduit à observer : c'était finir par où j'aurais dû commencer.

En physiologie, l'action des organes, le mécanisme d'une fonction quelconque ne peuvent être sainement appréciés qu'à l'aide des données fournies par l'anatomie comparée et la pathologie. En psychologie, on n'arrivera à quelques notions sur l'objet de cette science, qu'autant qu'on leur donnera pour point de départ et pour base : 1°. l'étude des nuances sans nombre qu'offrent les fonctions cérébro-intellectuelles dans la série animale, l'examen analytique du développement gradué des facultés psychologiques dans les individus placés sur chaque degré de l'échelle, examen d'après lequel on voit ces facultés correspondre, en proportions bien déterminées, à telle ou telle quantité, à des dispositions particulieres de la substance cérébrale, on les voit grandir avec les diverses parties de la masse encéphalique. Quelles précieuses lumières n'empruntera-t-on pas aux belles recherches anatomiques de plusieurs médecins français et allemands sur le développement comparatif du cerveau dans les quatre classes d'animaux vertébrés? Soumis à l'investigation du scalpel, l'homme ne devient ce qu'il est qu'après avoir passé par tous les degrés de l'animalité, et n'arrive au degré de perfection qui le distingue des autres êtres qu'après avoir été imparfait comme eux. 2°. Il ne me semble pas moins indispensable au psychologiste de se familiariser avec les inconcevables anomalies qu'offre l'esprit de l'homme à l'état morbide.

La marche que nous prescrivons ici n'est point nouvelle, les sciences naturelles lui doivent tous leurs progrès : la nature ne procède point par bonds ; c'est en la suivant pas à pas dans son action créatrice qu'on a pu surprendre quelquefois ses secrets. Placés sur les limites du règne animal, le *polype*, l'*infusoir*, petite masse de tissu cellulaire ayant des formes à peine déterminées, ont contribué

puissamment à dévoiler les mystères de l'organisation, qui, chez ces animaux, est comme réduite à sa plus simple expression et paraît être l'essai d'un agent créateur, préludant ainsi à des effets plus compliqués.

Toutes les fois que l'observation pure et simple n'a point été prise pour guide en psychologie, quels résultats a-t-on obtenus des recherches les plus suivies, des études les plus opiniâtres? Je n'ai ni ne puis avoir la prétention de faire le procès à une foule d'hommes illustres; mais dans quel *système* philosophique trouve-t-on des connaissances positives sur nos facultés mentales? La plupart, quoique marqués du sceau du génie, tissus par la dialectique la plus sévère, ne tendent-ils pas à nous faire abjurer nos croyances les plus naturelles, nos opinions les plus raisonnables? En est-il un seul qui ne heurte de front l'autorité du genre humain? A travers celui-ci, je ne vois partout que des molécules; sur la foi de celui-là, nous devons nous croire des *idéalités*, de *purs esprits*, citoyens vaporeux d'un monde fantasmagorique. Chaque philosophe a construit à sa guise la machine intellectuelle, en a disposé, comme bon lui a semblé, les différens rouages, a choisi pour maîtresse pièce telle ou telle idée particulière.

Que les phénomènes d'aliénation soient complètement inexplicables d'après des opinions aussi étranges; que certaines gens, imbus de ces opinions, se montrent d'une incroyable opiniâtreté à nier des faits que nous voyons se reproduire chaque jour dans nos maisons de fous, nous ne pouvons nous en étonner. Que parlez-vous de *délire partiel*, d'*idée fixe*, d'*impulsion irrésistible*, de *volonté lésée*, toutes les autres puissances intellectuelles restant intactes? Absurdités palpables! expressions vides de sens, nées de l'ignorance des plus simples lois de l'intelligence! L'esprit est essentiellement un: perception, mémoire, jugement, volonté, n'expriment rien que les actes variés d'un seul et même être qui perçoit, se souvient, juge et veut. Vous ne pouvez admettre de lésion partielle isolée de l'une de ces facultés;

le dérangement de l'une d'elles implique nécessairement celui de toutes les autres... ,etc.

C'est d'après ces considérations que l'on se crut fondé à rejeter comme une rêverie médico-philosophique l'espèce de délire dans lequel les malades, tout en conservant le libre exercice de leurs facultés mentales, tout en ayant conscience d'eux-mêmes, de leur état, sont sous l'influence, trop souvent inévitable, des idées les plus bizarres, sont exposés à l'entraînement d'une volonté déréglée, qui pousse invinciblement leur bras à saisir le fer qui bientôt sera souillé de leur propre sang ou de celui des êtres qui leur sont le plus chers.

« ..... Mais, si l'intelligence peut être pervertie ou abolie, s'il en est « de même de la sensibilité morale, pourquoi la volonté, ce complé- « ment de l'être intellectuel et moral, ne serait-elle pas troublée ou « anéantie? Est-ce que la volonté, comme l'entendement et les affec- « tions, n'éprouve pas des vicissitudes, suivant mille circonstances de « la vie? Est-ce que l'enfant et le vieillard ont la même force de vo- « lonté que l'adulte? Est-ce que la maladie n'affaiblit pas l'énergie « de la volonté? Est-ce que les passions n'amollissent pas ou n'exal- « tent pas la volonté? Est-ce que l'éducation et mille autres influences « ne modifient pas l'exercice de la volonté? S'il en est ainsi, pourquoi « la volonté ne serait-elle pas soumise à des troubles, à des pertur- « bations, à des faiblesses maladives, quelque incompréhensible que « cet état soit pour nous? Comprenons-nous mieux les maladies qui « ont pour caractère la perversion de l'intelligence ou celle de la « sensibilité morale? » (Note sur la *monomanie homicide*, par M. le docteur *Esquirol.*)

Tout en adressant ces raisonnemens si simples et si forts, cette logique pleine de faits à ceux qui ne veulent point comprendre la monomanie, nous devons les engager (et ce mode de réfutation en vaut bien un autre) à examiner quels liens nombreux tiennent sous une dépendance mutuelle le physique et le moral; à apprécier les lois de l'économie, les raports existans d'un organe à un autre organe,

d'une fonction à une autre fonction, les désordres, les anomalies de toute espèce auxquelles la nature est soumise dans l'économie animale; ils ne peuvent non plus ignorer quelles modifications graves l'art peut imprimer à l'organisme, dans quelles circonstances et par quels moyens il parvient à dompter la nature, à la ramener dans ses écarts. Ces connaissances préalables une fois acquises, qu'ils viennent observer des fous; qu'ils viennent habiter parmi eux, vivre avec eux, dans leur intimité; qu'ils interrogent leur mœurs, leurs habitudes, qu'ils essaient de pénétrer leurs plus secrètes pensées, qu'ils les observent isolés, dans leurs relations entr'eux et avec les individus jouissant de toute leur raison, alors seulement nous les croirons en état de prononcer en matière d'aliénation. Tant qu'ils n'auront point rempli les conditions que nous venons d'assigner, entre mille autres non moins indispensables, la voix de la prudence, celle des plus chers intérêts de l'humanité leur prescrit impérieusement de s'abstenir et de demander avis aux hommes de l'art, aux médecins d'aliénés.

Ces derniers seuls possèdent les données nécessaires pour porter un jugement éclairé. Qu'il s'agisse d'un dérangement quelconque dans les fonctions cérébro-mentales ou dans celles de la respiration, de la digestion, etc., dans l'un et l'autre cas, c'est à eux qu'il convient de prononcer en dernier ressort.

Ce que j'avance est prouvé par mille faits empruntés à la physiologie du système nerveux, par l'évidence des rapports qui lient la plupart des phénomènes d'aliénation à des désordres organiques, et ne permettent de voir entre l'individu frappé de folie et celui atteint de phthisie pulmonaire de différence fondamentale qu'entre les organes lésés, les désordres fonctionnels de part et d'autres devant être tenus pour secondaires.

En vain prétendra-t-on fonder une opinion opposée sur certains faits où les rapports du physique et du moral sont moins évidens. Qui les objectent ces faits ne les comprennent pas : tel individu perd la tête en apprenant une nouvelle qui l'attriste; tel autre, à la suite de

chagrins résultans d'un amour malheureux, d'une jalousie insensée, etc., etc. Ici, direz-vous, la cause est purement morale comme l'effet : je vous l'accorde ; mais je récuse d'avance la conclusion que vous prétendez en tirer. Entre la cause et l'effet il existe quelque chose d'intermédiaire que vous avez oublié ; ce quelque chose, qui n'a rien de *moral*, c'est le cerveau. Un chagrin violent, une grande frayeur, toute impression morale vive peuvent troubler, intervertir, suspendre les fonctions de l'estomac, changer le rhythme du pouls, précipiter, retarder les mouvemens respiratoires, provoquer des hémorrhagies, briser les forces du système musculaire ; en un mot, porter le désordre dans toutes les fonctions de la vie, et donner la mort avec la rapidité de la foudre. Ici, encore, la cause est purement morale ; mais de quelle nature sont les effets consécutifs ? où en chercherons-nous la source immédiate, si ce n'est dans les appareils digestif, circulatoire, dans celui de la respiration, etc. ? Force est d'admettre la lésion des organes avant celle des fonctions. L'appareil cérébral peut faire exception. Par là, que l'on y prenne bien garde, je n'établis point d'identité pour les phénomènes physiques et les actes intellectuels ; je constate simplement une égale intimité de relation entre ces phénomènes, ces actes et leurs appareils.

Cette intimité de relation admise, une conséquence rigoureuse à subir, c'est que tout phénomène d'aliénation, pour avoir droit à notre croyance, n'a besoin que d'être constaté, que d'ailleurs il cadre ou non avec nos idées préconçues, lors même qu'il échapperait à tous les systèmes psychologiques. En demander préalablement l'explication, serait vouloir pénétrer dans les mystères des désordres organiques avec lesquels il coïncide nécessairement ; or, je ne sache pas que l'on songe jamais à exiger du physiologiste qu'il dévoile la *cause première* de tel ou tel phénomène vital, du mouvement de tel liquide sanguin séreux ou lymphatique dans leurs vaisseaux, de la contraction des fibres musculaires, etc.

La conclusion inévitable est donc toujours celle-ci : qu'il faut observer, qu'il ne faut qu'observer. Alors se dérouleront devant nos

yeux les désordres mentaux les plus inconcevables, les plus inattendus; nous verrons dans un grand nombre de cas, avec telles molécules ordinaires, s'agiter, si je puis m'expliquer ainsi, telles pensées maladives; nous les verrons naître avec le dérangement physique, grandir et s'éteindre avec lui.

Avant de poursuivre, ne dois-je point écarter le reproche de *matérialisme*, qu'aux yeux de certaines gens je pourrais avoir encouru par les réflexions qui précèdent? M'en dispenser, sans doute, serait chose facile. J'ai observé des faits, je les cite : quel que soit le parti philosophique qui les revendique, peu m'importe; ces faits ne sont point ma propriété, ils sont du domaine public, chacun peut les interpréter à sa guise.

Cependant je dois à la vérité, je me dois à moi-même de déclarer que je ne crois avoir rien dit qui favorise une opinion que je n'ai jamais partagée. J'ai insisté sur l'union intime du physique et du moral; apporterais-je en preuve des faits plus précis encore que ceux que je vais exposer? je ne ferais que resserrer les liens de cette union, sans jamais confondre identifier deux substances essentiellement différentes, la matière et ce *quid intellectuale* si mystérieux. Je n'aurai point, pour me servir des belles expressions d'un philosophe moderne (M. *Royer-Collard*), jeté de pont sur l'abîme qui sépare le monde physique du monde moral.

J'arrive aux faits, dont les étroites limites de cette dissertation me prescrivent de faire choix sur cent autres. Afin de procéder par ordre, je les exposerai successivement, suivant qu'ils sont relatifs, 1°. aux causes prédisposantes ou prochaines de la folie; 2°. à sa marche; 3°. à sa terminaison spontanée ou amenée par des moyens thérapeutiques; 4°. enfin, aux désordres organiques observés sur le cadavre.

1°. *Causes prédisposantes.*

A. Il existe pour plusieurs affections nerveuses une sorte de contagion qui a été observée par les médecins de tous les temps. Com-

bien d'individus ont été atteints d'épilepsie, d'hystérie, etc., pour avoir vu, dans leurs accès, d'autres individus sujets à ces tristes maladies. Tout récemment, dans un établissement royal (École vétérinaire d'Alfort), plusieurs jeunes gens, jouissant d'ailleurs de la meilleure santé, ont été pris successivement de convulsions hystériques; un élève nouvellement reçu, sujet à ces convulsions, parut être le point de départ de l'épidémie.

Des faits analogues ne sont point rares dans l'histoire de l'aliénation mentale.

En Angleterre, on a vu le pasteur d'une commune peu étendue, poussé par des idées fixe, se pendre, et son exemple être imité bientôt après par cinq de ses administrés.

Il y a six ans, un officier du régiment d'artillerie en garnison à Vincennes, atteint de monomanie suicide, se donne la mort en s'ouvrant l'artère carotide avec un morceau de verre; peu de temps après, frappés de la même maladie, trois officiers du même corps se font sauter la cervelle. M. *Calmeil,* inspecteur du service médical à Charenton, a observé que lorsque quelque tentative de suicide était ébruitée dans l'établissement les mélancoliques, portés au meurtre d'eux-mêmes, éprouvaient des idées plus pressantes des impulsions plus fortes. Un jeune homme monomaniaque, qui avait manifesté le désir de se débarrasser de la vie, entra à Charenton le ..... 1830. Les premiers jours de son entrée, G.... est calme et paraît supporter avec résignation son isolement. Un des médecins de l'établissement, dans le cours d'une conversation, lui ayant demandé s'il était toujours dominé par de *mauvaises idées,* G...., dès ce moment, éprouva avec une violence inaccoutumée le désir de se donner la mort, et deux heures après il tenta de se couper la gorge.

La Gazette des Tribunaux (année 1829) parle d'une jeune fille de....., qui, apprenant qu'on allait exécuter une femme coupable de parricide, fut saisie tout à coup de la pensée d'égorger sa mère. —Une femme de Clairac, étant un jour à laver du linge à la rivière entendit raconter l'histoire de la fille H. Cornier : elle se retira *sans*

aucune impression fâcheuse ; mais le lendemain, voyant son fils aîné près d'elle, elle devint inquiète, agitée ; elle entendit *quelque chose* (ce sont ses propres expressions) qui lui avait dit : *Prends-le, tue-le ;* dès-lors elle fut tourmentée de ce même désir d'égorger son enfant. — J'ai pu observer pendant plusieurs mois, à Charenton, une jeune dame qui, entendant parler du meurtre de la fille H. Cornier, éprouva subitement l'idée de tuer son enfant. — Un monsieur avait lu l'acte d'accusation de la fille H. Cornier sans y faire une trop grande attention ; cependant, pendant la nuit, il est réveillé en sursaut par la pensée de tuer sa femme couchée à côté de lui. Ces trois derniers faits sont extraits de la *Note sur la monomanie homicide, par M. Esquirol.*

Qui ne sera frappé de l'analogie qui existe entre les deux genres de faits que je viens de rapporter ; entre leur mode de développement ? Ne voit-on pas dans les premiers le système cérébro-spinal lésé comme *agent nerveux*, comme *agent intellectuel* dans les seconds ? Demandez aux faiseurs de systèmes de vous expliquer le mode de génération des idées horribles qui, sur un simple récit, sur l'audition d'un fait qui ne vous touche en rien, entrent de vive force dans votre esprit, font taire la raison, imposent silence aux affections les plus naturelles, dominent, tyrannisent l'entendement tout entier ? Qui ne sera convaincu qu'il existe dans le cerveau de certains individus des dispositions organiques propres à favoriser la production d'idées particulières, de penchans spéciaux, véritables germes qui n'attendent que le concours des circonstances pour se développer. Je passe à d'autres faits qui ajouteront à cette proposition un nouveau degré d'évidence.

B. *Hérédité.* Je doute qu'il y ait rien, en pathologie, de mieux établi, rien qui repose sur une plus grande masse de faits que la transmission héréditaire de l'aliénation mentale. L'affreuse phthisie elle-même, ce fléau de tant de familles, ne s'attache peut-être pas avec autant d'acharnement aux individus unis pas les liens du sang. Chaque jour, dans les maisons d'aliénés, les renseignemens

fournis par les parens des malades en multiplient les preuves d'une manière effrayante. Si, dans une famille, aucun des membres n'a été atteint de folie (ce qui souvent, malgré les assertions formelles des parens, est loin d'être conforme à la vérité, qu'une fausse honte, l'erreur facile où ils ont pu être relativement à l'état moral de l'un d'eux empêche d'arriver jusqu'à nous.) Presque toujours alors il s'en trouve quelques-uns qui ont été sujets à des attaques nerveuses, à des accidens cérébraux; ou bien ils ont été remarquables par la bizarrerie de leur caractère, par une excessive légèreté, une mobilité, une versatilité singulière dans les idées; leurs mœurs différaient, sous plus d'un rapport, de celles du commun des hommes; ils étaient emportés, violens ou timides, faibles, pusillanimes à l'excès, d'une gaîté folle ou d'une morosité noire; ils se distinguaient par l'activité, l'étendue de leur intelligence, ou bien les bornes de leur esprit les plaçaient au rang le plus inférieur; ils étaient portés d'inclination vers ce que les arts, les sciences ont de plus relevé, ou bien des penchans vils et crapuleux les entraînaient au libertinage le plus dégoûtant, etc., etc. —Madame J... est atteinte de manie depuis deux mois; sa mère est morte d'une maladie *cérébrale;* un de ses frères est *épileptique*, un autre est d'un caractère bizarre, et présente, dans les yeux, dans les gestes et dans tous le mouvemens, quelque chose d'extraordinaire, etc. M. —Lefr... est dans un état d'imbécilité; il a deux cousins du côté paternel aliénés. Sur neuf frères, on n'en citerait pas un qui soit vraiment raisonnable, etc., etc.

Il est rare que le délire héréditaire n'offre pas dans chaque aliéné la plus frappante analogie, quelquefois même une véritable identité. M^me^. —B... éprouva en 1828 un quatrième accès de manie, suites de couches; sa mère a éprouvé également plusieurs accès de manie après être accouchée, notamment après lui avoir donné le jour. --Entre autres idées fixes, M^me^. W... a celle qu'on cherche à l'empoisonner; sa mère a été longtemps poursuivie par les mêmes idées. —M^lle^. D... compte huit aliénés dans sa famille : son père, deux sœurs, deux frères, deux cousins, une tante. M. C..., âgé de trente ans, après avoir lutté pendant plusieurs

mois contre la pensée de se détruire, contre celle de donner la mort à quelqu'un, a fini par se faire sauter la cervelle; déjà à diverses reprises il avait été entraîné à des tentatives qu'une extrême surveillance avait fait échouer. — C... ne pouvait passer près d'un puits, le long d'une rivière sans être aussitôt assailli par ses malheureuses idées; désirs analogues et dans les mêmes circonstances chez une sœur aînée morte suicide. —M. L... père s'est donné la mort à l'âge de trente ans; il était monomaniaque : le fils entre à peine dans sa trentième année qu'il est atteint de monomanie, et fait deux tentatives de suicide. —M^me^. B... a essayé par trois fois de se détruire; la première fois, en se précipitant dans un puits, les deux autres fois en se pendant. Sa mère, aliénée comme elle, a fait usage des mêmes moyens pour terminer son existence. —M^lle^. H..., entre autres rêveries, s'imagine que le roi Charles X est amoureux d'elle; elle lui voue, en retour, l'attachement le plus tendre. Sa passion la rend audacieuse, intrépide; mademoiselle trompe les gardes du palais, et pénètre dans les appartemens de sa majesté. On s'empare d'elle, et on l'envoie à Charenton, où elle est conduite par sa sœur aînée. Quinze jours après, cette dernière nous est amenée atteinte d'un délire en tout semblable à celui de sa sœur. —M. de... est idiot de naissance; ses deux frères les ont également; un de ses oncles est fou, son père et sa mère sont morts suicidés; tous les deux se sont jetés dans le même puits. —Deux sœurs, M^lles^. R...., sont traitées à Charenton pour une monomanie déjà ancienne. Quelque bizarres, quelque variées qu'en soient les nuances, leur délire s'accorde en tous points; ces demoiselles se persuadent qu'on exerce une influence sans borne sur leurs pensées, sur leurs actions, au moyen de l'électricité; elles sont en relations mystérieuses avec des génies répandus dans l'air, avec un monsieur *Duplafond*, le plus puissant de tous, qu'elles consultent sur tous ce qu'elles doivent faire, etc., etc. — M. le docteur *Ramon*, surveillant général, a vu il y a quelques années une mère et sa fille, M^mes^. B..., qui se croyaient sous la protection spéciale d'*esprits* qu'elles appelaient des *airs*, etc. —Interrogez cette mélancolique qui se tient constamment à l'écart, et

ne veut avoir de relations avec aucune de ses compagnes; elle ne daigne pas vous regarder, baisse son voile si vous l'approchez : son nom est M^lle^. *l'Inconnue.* Adressez-vous à son frère, que voici : votre curiosité échouera également : c'est M. *l'Inconnu.* — M^me^. de B... s'est créé un être fantastique qu'elle appelle *Salomon*, et qui est pour elle le génie du mal, dont elle endure mille supplices ; son père rapportait tout ce qui lui arrivait à un sylphe nommé *Stratagème.* —M. H. de la C... était affecté de penchant au suicide; son père et un oncle paternel se sont tués ; un frère qui venait le visiter à Charenton était désespéré des idées horribles dont il était tourmenté lui même, il ne pouvait se défendre de l'affreuse certitude qu'il finirait par succomber. (Fait communiqué par M. *Ramon.*) M. *Esquirol* m'a fait part de l'observation suivante : Un jeune homme atteint de lypémanie avait été confié à la surveillance d'un frère plus âgé que lui. Ayant un jour échappé à son domestique, il monta sur un toît, fit appeler son frère, et, après l'avoir engagé à l'imiter, il se précipita.

Peu de temps après le frère du défunt, tourmenté lui-même par l'envie de se donner la mort, est placé dans la maison de santé de M. *Esquirol ;* il avait recouvré en partie la raison, lorsque sa famille, sans tenir compte des avertissemens du médecin, voulu le faire voyager. Chemin faisant Monsieur... trompe ses gardiens et se coupe la gorge.

Un troisième frère, médecin à paris, qui avait eu de fréquens entretiens avec M. *Esquirol* relativement à la santé des deux malades précédens, devient hypochondriaque et met fin à son existence.

Restaient un quatrième frère et une sœur. Une fortune brillante, les qualités rares, la tendresse, le dévouement d'une épouse adorée ; trois enfans environnés des plus flatteuses espérances, assuraient au premier un rang honorable dans le monde, lui promettaient le bonheur... Que n'étouffaient-ils dans son cœur le germe empoisonné de l'affection terrible qui l'avait privé de trois frères. Plus infortuné encore que ces derniers, Monsieur... consumé sourdement par le mal héréditaire, jugeait, appréciait son affreuse position. Il vint un jour

consulter M. E... : « Je ne puis, lui dit-il avec sang-froid, je ne puis me défendre des plus noirs présages; je sens intérieurement que je dois finir comme ont fini mes frères; je suis pressé par des idées qui l'emporteront enfin sur moi-même et sur les soins de mon épouse ! » Peu de temps s'écoula avant que ce malheur se réalisât.

La sœur n'échappa point à la maladie commune, et fut placée dans une maison de santé à Paris. Elle vécut peu de temps : il est infiniment probable qu'elle se suicida.

2°. *Causes déterminantes ou prochaines.*

Je puis d'abord établir en thèse générale que, à l'exception d'un petit nombre de cas, on peut toujours assigner quelque accident physique au début de la folie, ou comme cause exclusive, ou comme ayant agi de concert avec des affections morales. Plusieurs des faits dont il doit être ici question reposent sur le propre témoignage des aliénés : une pareille garantie ne donne point le droit de les tenir pour suspects. C'est encore là, entre mille, une de ces inconcevables anomalies de l'intelligence humaine, qu'il faut croire sans chercher à s'en rendre compte.

Chez un grand nombre de fous l'invasion de la maladie est brusque, inattendue, le passage de la raison au délire s'effectue avec une rapidité qui échappe au sens intime. Chez un plus grand nombre encore le mal a été prévu, ses progrès ont été épiés; les malades ont été avertis par un dérangement, appréciable pour eux seuls, dans leurs facultés intellectuelles ou affectives; une lenteur de conception, une incertitude de jugement inouis; l'exagération de leur sensibilité, des craintes vagues et sans fondement, une grande défiance d'eux-mêmes, etc.; phénomènes coïncidant avec des désordres physiques quelconques, des douleurs d'estomac, des chaleurs d'entrailles, des étourdissemens, etc. Assaillie, pressée de toutes parts, la raison dispute le terrain pied à pied; les idées bizarres, sous la forme de simples doutes, reviennent à la charge, s'environnent de nouvelles pensées;

lente; dans cet état, sa mère était toujours l'objet de ses emportemens, de ses injures, de ses menaces, de ses malédictions. Quelquefois elle a fait des tentatives de suicide; elle a saisi deux ou trois fois un couteau; une fois je l'ai retenue ainsi armée, se précipitant sur sa mère. Lorsque l'accès était arrivé à ce haut degré, le sang s'échappait par la bouche, par le nez, quelquefois par les yeux; alors survenaient des pleurs, un tremblement général, froid des extrémités, des douleurs convulsives dans tous les membres, des regrets suivis d'un long affaissement. Cet état de souffrance persistait pendant plusieurs heures..... Il arrivait à mademoiselle de provoquer les occasions de querelles, afin de précipiter la marche de l'accès et arriver à la période de colère; dans ce dernier état elle ne souffrait plus, tandis qu'auparavant elle éprouvait des douleurs atroces dans le corps, surtout à la tête. L'accès fini, mademoiselle était bonne pour sa maman et lui demandait pardon, en lui prodiguant des marques de tendresse..... La maladie ne cessa qu'à dix-sept ans, époque où les règles parurent.

Mademoiselle R... approche de sa quinzième année, et n'est pas encore pubère; elle est devenue sujette depuis quelques mois à des attaques d'hystérie qui occasionent un désordre intellectuel momentané et marqué, en quelque sorte, du cachet de l'appareil d'organe spécialement affecté, celui de la génération. Pendant et immédiatement après l'accès, la tête s'égare; mademoiselle est prise d'idées fixes; elle est assiégée par des hallucinations de la vue et l'ouïe; elle se voit en tourée d'hommes qui lui adressent les propos les plus licencieux, la provoquent à des obscénités; elle appelle du secours, etc.

J'ai parlé, à la page 14, d'un jeune homme qui était dominé par le désir de se suicider. La maladie avait suivi immédiatement la suppression d'une ancienne gonorrhée.

M. P.... était sujet, vers l'âge de vingt ans, à un écoulement de l'oreille droite. Cet écoulement se supprime, et un accès de monomanie se déclare. Hallucinations du sens de l'audition; des voix inconnues lui répètent sans cesse qu'on va le fusiller; il se persuade

qu'on veut le contraindre à commettre un assassinat, c'est en lui un penchant cruel qu'il désespère de vaincre, etc.

Madame P.... portait à la jambe gauche un ancien ulcère qui, ayant tout à coup, sans cause connue, cessé de suppurer, parut être la cause déterminante d'un violent accès de manie. — Madame C.... reçoit une forte contusion sur l'articulation tibio-tarsienne droite; l'inflammation des tégumens prend le caractère érysipélateux; on la combat par des répercussifs, qui la suppriment tout à coup : la raison se dérange; madame C.... devient triste, morose; elle fait plusieurs tentatives de suicide.

L'habitude de l'ivresse et l'épilepsie prédisposent éminemment à la folie. *Cox* a observé que très-souvent les enfans de ceux qui abusent de la boisson deviennent fous : le même sort est réservé à presque tous les épileptiques. Dans l'intervalle de ses attaques nerveuses, M. B... est fort raisonnable, doux, affable, etc. ; lorsque les accidens se déclarent, B... devient irascible, emporté, violent. A mesure que les accès sont plus intenses, son agitation croît, et bientôt ne peut être comprimée que par les moyens les plus puissans. — Un autre épileptique, assez calme d'habitude, éprouve dans l'instant même qui précède l'attaque épileptique une sorte de rage aveugle qui le porte à se jeter sur quiconque se trouve à sa portée.

La folie se déclare souvent chez les femmes immédiatement ou seulement peu de jours après qu'elles sont accouchées. La cause m'en paraît être dans une disposition particulière de l'économie; car les accidens cérébraux se manifestent également de quelque manière que l'accouchement se soit terminé, quelles qu'en aient été les suites, etc.; pourtant ils semblent provenir assez fréquemment de la suppression ou de l'irrégularité des lochies. — Une jeune femme, actuellement à Charenton, a éprouvé quatre accès de manie à huit jours de distance de chaque accouchement.

Il n'est point de cause physique d'aliénation plus puissante que les dérangemens de la menstruation. Il y a bien peu de femmes aliénées dans la maladie desquelles cette cause n'ait une part plus ou moins

grande. Souvent elle se montre seule, isolée de tout autre influence morbifique.

3°. *Marche de la folie, développement des symptômes.*

Considérés dans leur développement progressif, comme sous le rapport de leur origine, les phénomènes de la folie se lient étroitement à des désordres physiques dont on ne saurait contester l'existence dans un grand nombre de cas. Au début de la manie, par exemple, d'une part, excitation fébrile, chaleur à la peau, malaise général, accélération du pouls; de l'autre, exaltation morale, idées rapides, embrouillées; bref, au physique et au moral sorte d'érethisme, d'orgasme, mais non encore trouble, désorganisation.

Seconde période. Fièvre intense, yeux brillans, injectés, signes de congestion vers la tête, constipation, insomnie, etc.; en même temps désordre intellectuel porté jusqu'à l'incohérence des idées, désordre affectif poussé jusqu'aux sentimens les plus opposés et en même temps les plus ardens; fureur, etc.

Les désordres du physique ne sont pas aussi tranchés dans le délire partiel. Cependant, chez beaucoup de monomaniaques, dans l'acuité du délire on trouve le pouls vite, petit, déprimé; la langue est saburrale, chargée de mucosités blanchâtres; il y a constipation, aménorrhée, sentiment habituel de chaleur dans les entrailles, vers les organes de la génération, douleurs épigastriques, presque toujours privation de sommeil, etc., etc.

J'ai vu une jeune artiste peintre, atteinte d'érotomanie périodique, dont les accès ne manquaient jamais de s'annoncer par une vive injection de la conjonctive, la coloration des pommettes, une véritable turgescence des lèvres, etc. Il n'est point rare de voir céder l'aliénation à une autre maladie : l'ablation d'un sein cancéreux a amené la guérison de la folie. (M. *Esquirol*, Leçons cliniques.) La manifestation spontanée de phlegmasies érysipélateuses a souvent le même

résultat. Quelquefois l'affection mentale alterne avec une autre maladie, spécialement avec la phthisie pulmonaire.

Presque toutes les variétés du délire sont soumises à des *retours périodiques*. Les intervalles apyrétiques sont de huit, douze, quinze jours, de plusieurs mois, de plusieurs années. Les physiologistes savent que la *périodicité* est un caractère distinctif des fonctions de l'appareil nerveux. Dans l'état anormal, comme dans l'état physiologique, les phénomènes dépendans de cet appareil sont essentiellement intermittens ; le sommeil suspend momentanément toutes les fonctions de la vie de relation ; l'intermittence est un des symptômes de l'épilepsie, de l'hystérie, des douleurs sciatiques, etc.

4°. *Guérison de la folie.*

Faire cesser les désordres fonctionnels qui ont précédé ou accompagné le dérangement de la raison ; chercher à déplacer l'affection cérébrale, sympathique ou idiopathique, par des moyens de révulsion appliqués sur divers points de l'économie, etc. , telle est la partie la plus importante du traitement de l'aliénation mentale. Fondé sur une grande connaissance des lois physiologiques et sur les données les mieux établies de la thérapeutique, étayé d'une expérience de plus de trente années, ce mode de traitement élève souvent au-dessus d'un *tiers* les guérisons dans la maison royale de Charenton. Des évacuations sanguines générales ou locales, un exutoire, un purgatif, le *sulfate de quinine*, dans les cas de périodicité, calment l'exaltation du maniaque, font sentir au mélancolique toute l'absurdité de ses idées fixes, lui rendent la tranquillité en dissipant ses craintes chimériques. Des médicamens fort simples entre les mains d'un praticien habile font justice de ces penchans sanguinaires, de ces perversions de la volonté dont quelques gens vont chercher le remède dans le Code pénal.

5°. *Résultats d'ouvertures de corps.*

L'anatomie pathologique relative à la folie repose encore sur des bases bien incertaines. Nous ne pouvons donc attendre d'elle des preuves rigoureuses en faveur de l'opinion que je me suis attaché à défendre dans le cours de cette dissertation. Je me bornerai à signaler les altérations les plus généralement observées.

Sur les cadavres d'aliénés le cerveau se présente *rarement* dans un état normal parfaitement évident. Si l'on ne s'en tient pas à un examen superficiel, si l'on veut entrer dans une infinité de détails comparatifs, *presque toujours* la masse encéphalique et ses enveloppes paraîtront s'éloigner de l'état physiologique. Ces dernières, entre une simple altération de leur transparence, de leur coloration habituelle et un épaississement de plusieurs lignes, offriront une foule de nuances intermédiaires. Dans *la paralysie générale*, elles contractent avec le pourtour de la substance grise des adhérences souvent très-profondes. Il se fait dans la grande cavité de l'arachnoïde des épanchemens de sérosité plus ou moins abondans, des fausses membranes s'organisent, etc., etc. Les teintes de la substance corticale sont extrêmement variées : tantôt d'une couleur rouge vif, rose, violacée, lie de vin, bleuâtre; tantôt jaunâtre, analogue à celle de la rouille, comme cela s'observe particulièrement chez les aliénés chroniques. Le mode de répartition de ces teintes n'est pas moins varié ; elles sont disséminées çà et là par plaques, affectent la forme de rubans, de bandelettes, occupent les circonvolutions profondes ou superficielles. Quelquefois la substance grise est uniformément colorée, et semble avoir macéré dans du sang; d'autres fois elle offre une multitude de petits points rouges isolés et distincts, etc., etc.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Quibus ad dentes viscosa circumnascuntur, his febres fiunt vehementiores. *Sect.* 4, *aph.* 53.

II.

A tabe detento, alvi profluvium superveniens, lethale. *Sect.* 5, *aph.* 14.

III.

Insanientibus si varicæ aut hemorrhoides supervenerint, insaniæ solutio fit. *Sect.* 6, *aph.* 21.

IV.

Vere quidem insaniæ et melancholiæ et epilepsiæ. *Sect.* 3, *aph.* 30.

V.

In longis dysenteriis appetitus prostratus, malum; et cum febre, pejus. *Sect.* 6, *aph.* 3.

VI.

Solvere apoplexiam vehementem quidem impossibile, debilem verò non facile. *Sect.* 2, *aph.* 42.